

Avertissement – Note de l’auteurice

Dans mes romans, j’aime créer des personnages imparfaits, réalistes, humains et j’aime écrire sur des sujets qui me touchent, des sujets universels, mais parfois douloureux et sombres. Si vous préférez vous plonger dans cette lecture à l’aveugle, je vous invite à tourner la page, sinon, voici les thèmes difficiles que vous allez rencontrer dans cette histoire : harcèlement scolaire, grossophobie, anxiété, dépression, troubles du comportement alimentaire, infidélité, violence physique, consommation de drogues et d’alcool.

Pour ma mère, mon plus grand soutien.

Prologue

♪ *The Adventure – Angels & Airwaves*

Ella

Un an, trois mois et six jours plus tôt

En pleurs dans les toilettes des filles, j'essore mes cheveux au-dessus d'un lavabo. Carly Jenson a vidé une carafe sur moi à la cantine. Je suppose que cette fois, je peux m'estimer heureuse, ce n'était que de l'eau. Il y a une semaine, c'était son plat de chili corn carne. Mes vêtements sont partis à la poubelle le soir même.



Je relève les yeux et, dépassée par ma colère, frappe le reflet que me renvoie le miroir. Un gémissement m'échappe tandis que je ramène mon poing douloureux contre moi. *Je me déteste*. Je déteste la fille que je vois dans la glace chaque jour qui passe. Comment est-il possible d'arriver à ce point, celui où on ne peut plus se supporter soi-même ?

Mes dents libèrent ma lèvre inférieure et le goût ferreux du sang envahit ma bouche. Je ne peux pas continuer comme ça. Si je le fais, je vais finir par me perdre. Je ne me reconnais déjà plus. Cette fille au visage rond, enfantin, ravagé par la douleur et la tristesse, ce n'est pas moi. J'ai seulement quinze ans, je ne suis pas supposée ressembler à ça. Ma vie n'est pas supposée ressembler à ça. Je dois partir d'ici. Je n'ai pas le choix. Je ne l'ai plus. J'ai enduré leurs brimades trop longtemps.

Ma décision prise, je sors des toilettes en courant. Dans les couloirs, je tente d'ignorer les regards et sourires méprisants des autres élèves, en vain. Les rires de mes camarades résonnent à mes oreilles, alors même que je m'éloigne du lycée, et je crois que c'est ça, le plus dur à encaisser et à oublier. J'ai désormais l'impression qu'ils me suivront partout où j'irai.

Vite essoufflée, au bout de quelques mètres à peine à cause de mon surpoids, je puise dans mes dernières forces et ne m'arrête pas. Ça leur ferait trop plaisir de constater de leurs propres yeux mon manque d'endurance.

J'arrive chez moi le souffle court et la poitrine douloureuse. De rage, je claque la porte. Je vais supplier mes parents de me changer de lycée ou de me laisser étudier à la maison. Voir mes camarades me haïr, me dénigrer, m'insulter, je ne peux plus le supporter. Ma mère comprendra. *Il le faut !*

J'essuie mes joues au moment où elle arrive dans l'entrée, les yeux tout aussi rouges et gonflés que les miens. *Elle sait.*

Elle sait que papa la trompe depuis des mois, voire plus. Un soulagement étrange s'empare de moi. À partir de maintenant, je n'aurai plus à garder ce secret. Je ne veux pas qu'elle soit triste ou que mes parents se séparent, mais savoir, devoir lui mentir, ça commençait à me bouffer de l'intérieur. Et peut-être n'y avait-il pas d'autre échappatoire ? Le destin de notre famille est d'exploser.

Malgré sa peine évidente, ma mère redresse le menton, essaie de se montrer forte pour moi. J'ouvre la bouche, prête à m'excuser pour tout, quand je remarque deux valises noires posées devant l'escalier en chêne. Deux valises aux allures de coup de massue. *Elle ne peut pas partir !*

La respiration sifflante, je m'appuie contre la porte d'entrée pour ne pas m'effondrer comme le reste de ma vie est en train de le faire.

— Tu rentres tôt. Tout va bien ?

Sa voix me ramène à la réalité. Elle s'approche, passe sa main sur mes cheveux humides, et je sens ma lèvre inférieure trembler alors que je me retiens de pleurer, de tout lui avouer sur-le-champ, de la supplier de rester.

— Tu t'en vas ? demandé-je, proche du désespoir.

Elle ne peut pas me laisser avec mon père. Ça ne peut pas arriver.

Elle secoue la tête. Soulagée, je soupire.

— *On s'en va !* me répond-elle avec colère.

De surprise, mes yeux s'ouvrent en grand.

— Quoi ? Pourquoi ?

— Parce qu'on en a toutes les deux besoin.

Sous le choc de ses mots, je ne réponds rien tandis qu'elle m'observe d'un regard déterminé. Puis un poids s'envole de mes épaules lorsque je comprends finalement ce qu'ils signifient. Mes doigts tremblants attrapent l'une des deux valises. Rien ni personne ne me retient ici.

— OK ! Allons-y ! s'exclame-t-elle.

Et c'est ce que nous avons fait, nous sommes parties, parce qu'en fin de compte, fuir, c'est ce que je sais faire de mieux.

Chapitre 1

♪ *Pressure – Paramore*

Ella

Nous roulons en silence, la capote de la voiture baissée, les cheveux secoués dans tous les sens. Je n'ai pas envie de parler et je suis presque sûre que ma mère non plus.

La main face au vent, je fais des vagues en essayant de ne pas penser à la maison. Je ne suis même pas sûre de me rappeler à quoi elle ressemble. On est parties depuis si longtemps. Et pourtant, plus on se rapproche, plus j'ai l'impression que c'était hier.

Je revois encore ma mère m'annoncer que nous avions besoin d'une pause. Je me souviens avoir attrapé une

valise, ne pas avoir argumenté. Je ne me suis pas mise en colère, je n'ai pas sauté de joie ; éteinte, voilà ce que j'étais. Mais ça ne m'a pas empêchée de prendre une décision. Je l'ai suivie sans un regard en arrière. De toute façon, qu'aurais-je bien pu regarder ? Je n'avais aucun ami et je détestais aller à l'école.

Mes camarades passaient leur temps à m'humilier. Différente, loin de correspondre à leurs critères de perfection, ils ont fait de moi la risée du lycée que même les plus solitaires et bienveillants n'osaient pas approcher. Alors, quand ma mère a découvert que mon père la trompait avec sa secrétaire – quel cliché – et qu'elle m'a proposé de partir, je n'ai pas hésité. Pas une seule seconde.

Un an, trois mois, et six jours ; nous avons grillé toutes nos économies, les miennes incluses. Plus qu'à espérer décrocher une bourse d'étude.

Pendant notre *road trip* improvisé, j'ai suivi des cours par correspondance. Dès qu'on le pouvait, on s'arrêtait dans des cafés ou des motels qui avaient le Wi-Fi pour que j'envoie mes devoirs à mon professeur référent. Ma moyenne est plus que convenable et, d'ici quelques jours, je vais débiter ma dernière année¹ dans le lieu de mes pires cauchemars.

Faire vivre un enfer à quelqu'un, l'idée même peut paraître grotesque. Je ne le méritais pas, pourtant je

1. Aux États-Unis, le lycée – *High School* – dure quatre ans : *freshman year*, *sophomore year*, *junior year*, *senior year*.

l'ai vécu. Ils m'appelaient Ella-grosse, Ella-moche, Ella-boule – leur préféré –, comme si mon prénom n'était qu'un putain de jeu de mots. Des insultes que j'ai fini par intégrer. Car lorsqu'on vous répète constamment que vous ne valez rien, vous finissez par le croire. Et j'y ai cru, tellement, que ça m'a détruite.

Au milieu de ma première année de lycée, j'ai surpris mon père en flagrant délit d'adultère et, pour oublier, pour garder ce secret bien enfoui en moi, j'ai commencé à manger. M'empiffrer serait plus juste. J'étais persuadée que la vérité briserait ma mère ; ça n'a pas été le cas. Sauf que moi, j'étais devenue ronde. Pas moche, pas grosse, comme mes camarades avaient l'habitude de dire, juste ronde. Aujourd'hui, je sais que ça n'avait rien de mal, mais à l'époque, ils ont réussi à me faire croire le contraire.

Les yeux dissimulés par ses lunettes de soleil, ma mère garde le visage fermé. Nous avons tout laissé derrière nous, ce jour-là – la maison, mon père, l'école, le travail – et nous savons, l'une comme l'autre, que le retour à la réalité ne va pas être simple. En passant une main dans son carré brun emmêlé, elle me lance un petit sourire rassurant.

Les bras croisés sur ma poitrine, je regarde le panneau vert défiler à côté de nous. Douze milles¹. Mes mains deviennent moites. *Nous roulons trop vite, non ?*

1. Le mille ou mile est une unité de longueur aux États-Unis. 1 kilomètre équivaut à 0,621371 milles.

Je n'arrive pas à croire que nous sommes déjà de retour en Californie. Traverser le pays a été libérateur, plaisant. L'endroit dans lequel nous sommes restées le plus longtemps se trouvait dans le New Jersey – quinze jours, notre record. On finit par s'habituer et apprécier le côté nomade de la vie sur les routes. Ça va me manquer, d'aller de ville en ville, dans des lieux où personne ne savait rien de moi, de mon passé, de ma vie.

Mes doigts se resserrent autour de mon t-shirt. Mon passé, j'aurais souhaité pouvoir l'oublier, l'effacer ou juste le laisser derrière moi. Il va sans dire que c'était impossible. Quelques jours après notre départ, j'ai craqué. Comme un ballon de confettis qu'on ferait exploser, j'ai tout déballé. Le fait que je savais pour mon père, que j'avais des soucis à l'école et que j'allais mal, très mal.

Après mes confessions, j'ai commencé à me sentir mieux. Contrairement à ma mère qui, le choc passé, s'en est voulu de n'avoir rien vu. Au fond, je pense qu'elle culpabilise toujours, même si aujourd'hui je vais mieux. J'ai arrêté de me goinfrer et je fais du sport. Plus qu'un moyen de retrouver la ligne, courir est devenu mon défouloir. La course à pied me donne cette impression de pouvoir fuir loin de mes problèmes. Et des problèmes, j'en trimballe un paquet derrière moi.

Je passe mes doigts dans ma queue-de-cheval au moment où nous franchissons la délimitation d'Ocean Bay¹. Une

1. Ville côtière californienne imaginaire.

boule se forme en plein milieu de ma gorge. Je déteste cet endroit.

Les mauvais souvenirs, tels des parasites, remontent à la surface. En prenant une grande inspiration, je ferme les yeux pour les remplacer par les dernières paroles de ma mère : « *Ne t'inquiète pas, tout ira bien. Cette fois sera différente, tu as changé, nous avons changé ! On est fortes et on ne les laissera plus jamais nous traiter comme ils l'ont fait.* »

Me concernant, le « ils » englobe bien trop de personnes et j'ai bien peur que ma force et mon courage fondent comme neige au soleil. Après tout, il fait plutôt chaud dans le coin.

Est-ce mal d'espérer qu'ils aient trouvé une autre cible ? *Probablement.* Mais moi, tout ce que je souhaite, c'est qu'ils m'aient oubliée.

La voiture ralentit en tournant dans notre rue. Je me revois encore la remonter en courant ce fameux jour – le pire et peut-être le meilleur de ma vie. Après une dernière secousse, on se gare dans l'allée. La maison, blanche, sur deux étages, nous surplombe et le poids que je pensais envolé réapparaît sur mes épaules.

Si on ignore la pelouse trop haute grillée par le soleil et la boîte aux lettres débordante, rien ne semble avoir changé.

Retrouver notre chez-nous devrait me rassurer, n'est-ce pas ? *Non.*

Pendant que ma mère commence à décharger les affaires que nous avons accumulées sur la route, je vais chercher le courrier. Une pile de lettres coincée sous le bras, je m'empare ensuite d'une valise et avance sur le chemin envahi par les mauvaises herbes. Une envie de faire demi-tour m'étreint la poitrine. Le ventre noué, je laisse donc ma mère me devancer. Une fois à l'intérieur, je prends une grande inspiration. Une odeur de renfermé vient taquiner mes narines. Tout est resté à la même place. La console de l'entrée sur laquelle ma mère pose ses clés, le vieux portemanteau en bois supportant mon vieil anorak – utile lors des rares mauvais jours et sûrement trop petit maintenant.

Par curiosité, je fais glisser mon index sur la surface d'un de nos meubles. La couche de poussière y est si épaisse que je déconseillerais à tout asthmatique de foutre les pieds ici. Mon père ne l'est pas, pourtant on dirait qu'il n'est pas venu depuis des lustres, peut-être même depuis notre départ. *Incroyable...* À croire qu'il n'attendait que ça : pouvoir se barrer.

Hier soir, après huit mois, j'ai rallumé mon téléphone. Mon journal d'appels n'était pas aussi chargé que j'aurais pu le penser. Les premiers jours, mon père nous appelait toutes les heures, me forçant à éteindre mon portable ; poussant ma mère à se débarrasser du sien – je crois. Tomber sur ma messagerie pleine semble l'avoir découragé bien vite. Parfois, je me demande s'il nous déteste, puis je me dis que, de toute façon, sa haine ne pourra jamais surpasser la nôtre.

Je ne m'attarde pas dans le vestibule sombre et grimpe les escaliers le pas lourd. Devant la porte de ma chambre, une vive appréhension se niche au beau milieu de ma trachée. J'ouvre tout de même et reste un long moment à observer ce qui reste de mon ancienne vie, de l'ancienne moi.

Cette pièce ne peut pas être qualifiée de grande. Mon lit deux places, blanc en fer forgé, est placé sous l'unique fenêtre. À ses pieds se trouve une petite bibliothèque basse que j'ai toujours utilisée comme table de chevet. Et, ne me laissant que peu d'espace pour circuler, une armoire et un bureau complètent le tout.

Mon regard s'attarde sur mes murs pâles – vides de toute décoration –, sur ma couette prune, mes cousins roses. *Ouais, on dirait presque que nous ne sommes jamais parties...*

Je laisse ma valise à l'entrée et redescends aider ma mère.

Chaque pièce dans laquelle nous passons paraît emplie de souvenirs heureux et douloureux à la fois. Et la douleur, comme trop souvent, prend le dessus sur tout le reste.

Si je le pouvais, je m'enfuirais à nouveau.

Après plusieurs heures à essayer de rendre la maison un peu plus habitable, je regagne l'étage. Dans ma chambre, je sors mon ordi de ma valise et m'empresse

de brancher les enceintes pour lancer ma playlist « fou-toir » sur *Spotify*.

Debout sur mon lit, j'ouvre la fenêtre avant de retourner farfouiller dans mes affaires. J'avais presque oublié que les mois d'août californiens étaient si étouffants. Dommage que la climatisation, éteinte depuis notre départ, ne fonctionne plus.

Sous toutes les couches de fringues, je dénêche une carte des États-Unis achetée sur la route. Le cœur triste, je l'accroche en guise de tête de lit. Lorsque je commence à y punaiser des souvenirs – le dessous de verre d'un bar country du Texas ; un billet de cinq dollars affublé du numéro de téléphone d'un homme vivant à la frontière du Nevada ; l'autographe d'un sosie d'Elvis Presley de Las Vegas ; le ticket de cinéma du dernier *Star Wars* vu à New York – les commissures de mes lèvres se soulèvent. L'espace de quelques minutes, une douce quiétude parvient à étouffer mes peurs.

Sauf que les sentiments négatifs profitent toujours de la moindre faille pour se rappeler à vous. En glissant mes vieux draps et taies d'oreiller dans un sac-poubelle afin de les remplacer par des neufs, ils s'infiltrèrent une nouvelle fois, de manière insidieuse. Ma mère pensait que ça aiderait, que ça pourrait rendre les choses plus faciles. Ce n'est pas le cas. Le linge de lit ne soulage en rien. L'idée me paraissait pourtant agréable dans la laverie, hier soir.

Je lâche un soupir quand ma mère apparaît sur le pas de ma porte.

— Ça va ? C'est joli, ajoute-t-elle en comprenant qu'aucune réponse ne franchira la barrière de mes lèvres.

Ses doigts dégagent une mèche tombée sur mon front, puis, en souriant, elle vient me secouer doucement.

Durant notre périple, j'ai découvert en ma mère une femme joviale et pleine de vie. Une femme que j'ai peur de voir disparaître avec notre retour.

Elle me fait tourner, provoquant une nouvelle avalanche de souvenirs – elle et moi dansant au milieu de nos chambres d'hôtel.

Rassurée par mon rire, elle ramasse mon sac-poubelle. Ses épaules s'affaissent au moment où elle passe la porte, et l'inquiétude se refait une place au creux de mon ventre.

Elle n'a pas dit un mot, elle n'en a pas eu besoin ; quand vous passez chaque minute de votre temps avec une personne, la compréhension que confère la complicité rend la parole inutile. *J'ai le droit de lâcher prise.*

Penchée sur mon bureau, j'aimerais réussir à hurler, mais je me contente d'augmenter le son. Les yeux fermés, je remue la tête sur le rythme saccadé de la musique. Puis, de manière désordonnée et sans réfléchir, je me mets à danser. J'ondule des hanches, saute et, finalement, je chante, fort, sans me soucier d'être entendue. Ma queue-de-cheval vient fouetter ma joue pendant une pirouette, alors je retire mon élastique. Je laisse mes mains glisser le long de mon corps avant

de remonter tirer sur mes cheveux. La sensation est si grisante que je souris sincèrement pour la première fois de la journée.

Une musique plus douce remplace celle sur laquelle j'étais en train de me déchaîner et, en reprenant le contrôle de ma respiration, je baisse le volume.

Afin d'apaiser mes racines, je masse mon crâne quelques minutes avant d'enlever mon haut. Je finis de me déshabiller dans ma salle d'eau personnelle et me glisse à l'intérieur de la cabine de douche. Le visage sous le jet d'eau froide, la crasse accumulée sur la route semble me quitter. Et en sentant une foule de sentiments contradictoires m'envahir, je songe : *bienvenue à la maison.*

Chapitre 2

♪ *Madness in Me – Skillet*

Nick

Essoufflé, je roule sur le côté pendant que Carly, gloussant à m'en faire grincer des dents, remonte le drap sur elle. Une minute plus tôt, elle gémissait des sons qui auraient fait rougir le plus expérimenté des hommes, et voilà que maintenant, elle pouffe comme si elle était gênée. Je déteste quand elle fait ça.

Je glisse un bras sous ma tête et fixe le plafond du regard. Cette fille est loin d'être timide, pourtant, elle fait genre chaque fois qu'on couche ensemble. La plupart du temps, c'est elle qui me contacte, il faudrait

peut-être que je le lui rappelle lorsqu'elle se met à rire comme une ingénue.

Sa tête se pose sur mon torse et tout mon corps se tend. *Pourquoi fait-elle ça ?* Carly devrait me connaître, depuis le temps ; elle devrait savoir que je n'aime ni les câlins ni les gestes d'affection après le sexe – ou en règle générale.

Je me lève et ignore son roulement d'yeux. Pressé de quitter sa chambre, je pars à la recherche de mes fringues éparpillées sur le sol.

— Tu t'en vas déjà ?

Tout en boutonnant mon jean, je repère mes *Converse* noires au pied du lit.

— Ouais, dîner en famille.

Son rire provoque un regard noir de ma part. En quête de mon t-shirt, je finis de nouer mes lacets.

— Excuse-moi, mais t'imaginer en train de dîner bien gentiment avec ta famille, je trouve ça hilarant.

Hilarant ? C'est vrai que manger en famille lorsqu'on a dix-sept ans est surprenant.

Le sourire aux lèvres, elle agite mon haut au-dessus de sa tête. Agacé, je lui arrache des mains et l'enfile sans attendre. Elle se redresse à son tour en laissant le drap tomber. Le regard enjôleur, elle fait glisser son doigt sur mon torse.

— C'est dommage, j'étais prête pour remettre ça.

J'attrape ses poignets pour les coller contre sa poitrine. Je suppose que les gloussements naïfs n'ont plus lieu d'être.

— On se voit demain.

— Non. Demain, j'ai prévu des trucs avec les filles.

— Comme tu veux, marmonné-je en la relâchant.

Mon regard s'attarde sur ses courbes, les détaille un instant.

Je secoue la tête pour me remettre les idées en place. Carly est détestable, c'est une peste qui se croit tout permis et sait jouer de ses atouts. Et des atouts, elle en a. De longs cheveux blonds, de grands yeux verts pailletés de touches de noisette, des jambes interminables, des seins ronds et fermes. Un corps qui ferait se damner plus d'un prêtre.

— Allez ! Tu sais que tu as encore envie de moi, m'aguiche-t-elle en s'allongeant sur le côté.

— On se voit demain ! répété-je en sortant par la fenêtre de sa chambre.

Les mains dans les cheveux, je traverse la pelouse, puis grimpe dans ma voiture. Les jointures de mes phalanges blanchissent autour du volant. Pourquoi je reviens vers elle encore et encore ? *Je hais cette fille !*

Chaque fois, c'est la même chose, dès qu'on termine nos petites affaires, je me demande ce que je fous là et

je me fais la promesse que c'est la dernière fois. Sauf que je rapplique toujours au premier SMS salace venu, comme un parfait idiot. À croire que je suis à moitié masochiste.

Si seulement le sexe n'était pas aussi bon avec elle. Contrairement à beaucoup de filles de notre âge, durant l'acte, elle n'est pas timide, elle se laisse aller sans honte. J'aime son côté débridé, cette confiance qu'elle a en elle et qui me fait revenir. Mais je déteste cette emprise qu'elle a sur moi, et qu'elle en ait conscience m'horripile au plus haut point.

La musique en sourdine, je démarre. Je suis faible. Un pauvre crétin obsédé. Bon sang, je devrais juste arrêter de coucher avec elle ! D'autres seraient ravies de s'occuper de moi, je suis Nick James après tout. Et Carly est peut-être la fille la plus populaire et sexy du bahut, mais c'est aussi la pire des garces. Au fond, je suis persuadé qu'elle m'utilise encore plus que je ne l'utilise. *Quelle belle relation nous avons...*

Pour me sortir toutes ces conneries de la tête, j'augmente le volume de l'autoradio. *Madness In Me* de Skillet commence à hurler dans l'habitacle et me pousse à appuyer sur l'accélérateur.

Quand, une minute plus tard, mon téléphone se met à sonner, je cesse de remuer la tête, coupe le son et, bien que je sois en train de conduire, je réponds.

— T'es où ? m'interroge ma mère, de toute évidence agacée.

— En route.

— Tu devais être là pour 19 heures et il est 19 h 15.

— Quinze minutes de retard, quel fils indigne, lancé-je, sarcastique.

Son soupir se fait entendre à l'autre bout du fil.

— Dépêche-toi ! m'ordonne-t-elle. On t'attend !

Sur ce, elle me raccroche au nez.

À vive allure, je déboule dans notre rue et, d'un coup de frein brutal, m'arrête devant chez nous. Je quitte mon siège peu après, les sourcils froncés à la vue d'une vieille Impala bleue garée chez nos voisins. J'adore les voitures. Celle-ci, je ne saurais dire son année exacte, mais je sais que mon grand-père paternel – mécano, celui qui m'a presque tout appris – aurait été impressionné. Ce n'est pas le genre de véhicule qu'on croise à chaque coin de rue. En claquant ma propre portière, je réprime mon envie d'aller la regarder de plus près. Je ne peux cependant pas m'empêcher de la lorgner le temps que dure mon avancée jusqu'au perron.

À l'intérieur, les effluves du dîner préparé par ma mère me donnent l'eau à la bouche. Je balance mes chaussures dans un coin, certain de la mettre en rogne, et me dirige vers la salle à manger depuis laquelle je l'entends dire :

— C'est pas trop tôt !

Mes parents et Jason – mon frère d'un an mon cadet – sont déjà installés. Les coudes de part et d'autre de mon assiette, je prends place en bout de table. Mon père, trop accaparé par son match de foot et sa viande, ne me remarque même pas. En soi, je ne suis même pas certain qu'il ait relevé la présence des deux autres membres de cette famille. Quand nous étions plus jeunes, les dîners ne se déroulaient pas de cette façon, la télévision restait éteinte, il faisait attention à nous. Parfois, j'ai l'impression que ce temps-là est révolu depuis une éternité, alors que ça ne doit faire qu'un ou deux ans que mon père est devenu cet homme ennuyeux et absent.

Avec nostalgie, je regarde autour de moi. La pièce, pas très grande, ouverte sur le salon, est décorée à l'ancienne. Tout ici appartenait à mes défunts grands-parents maternels, la table en bois usagée, les chaises dépareillées, le canapé à fleurs et même la vaisselle. Je crois bien que la seule chose qui ne nous vient pas d'eux, c'est la télévision 78 pouces accrochée au mur.

En remplissant généreusement mon assiette, je repense à la voiture.

— D'où elle sort, l'Impala ? demandé-je, espérant par la même occasion créer un semblant de conversation.

Mon père aussi aimait les voitures, avant.

— Une Impala ? Il n'y en a aucune dans le coin, affirme-t-il très sûr de lui, mais en lâchant tout de même l'écran des yeux.

Qu'est-ce qui a bien pu se passer, qui m'ait échappé, pour qu'il change autant en si peu de temps ? Son sourire est devenu une expression rare. Ses mots, presque à chérir tant ils se font exceptionnels. Ses soirées, il les passe devant la télé, sans nous accorder la moindre attention.

Une nouvelle fois, notre ressemblance me saute aux yeux et une réflexion mesquine se manifeste dans mon esprit : j'espère ne jamais devenir comme lui.

— C'est celle de nos voisins, nous révèle ma mère.

Elle, n'a pas perdu son tempérament fougueux ni sa force de caractère. De taille moyenne, les yeux bleus, elle est belle pour une femme de son âge, et je ne dis pas ça parce que c'est ma mère. Je l'adore, elle est sûrement la seule femme dont je ne me lasserai jamais.

— Vraiment ?

Nous avons emménagé dans cette maison l'année dernière, afin que Jason et moi ayons chacun une chambre, et en un an, je n'ai aperçu ni voisins ni Impala. Je m'en serais souvenu.

— Oui, ils sont arrivés en fin d'après-midi.

Quel genre de personne laisse sa maison à l'abandon pendant plus d'un an ? Suis-je le seul à trouver ça étrange ?

Le reste du repas, nous le passons sans dire un mot. J'engloutis mon assiette, Jason ne dit jamais grand-chose, ma mère continue d'être furax contre moi

et mon père reste fidèle à lui-même. On ne pourra pas me reprocher de ne pas avoir essayé. J'ai lancé un sujet de conversation. On aurait pu discuter de voitures, du retour curieux de nos voisins...

Les lèvres pincées, je les observe remuer leur nourriture, puis décide que j'en ai assez vu. *Tu parles d'un dîner en famille...*

— C'était délicieux, dis-je en embrassant la joue de ma mère.

Les coins de sa bouche se soulèvent légèrement.

— Fils ingrat, marmonne-t-elle.

Je suppose que je suis pardonné. Amusé, je monte à l'étage.

Des trois chambres de la maison, la mienne est la plus spacieuse. Mes parents occupent celle avec une salle de bains privative. Et Jason ? Eh bien, je suis le plus vieux, j'ai eu le droit de choisir en premier, alors je lui ai laissé la plus petite.

On ne peut pas dire que lui et moi ayons une belle et grande relation fraternelle. Nous n'avons pas grand-chose en commun ou bien nous ne faisons rien pour trouver le truc qui pourrait nous rapprocher. Il aime les jeux vidéo, l'informatique ; j'aime la mécanique, faire la fête. Rien d'incompatible en soi, mais il est plutôt clair que moins nous passons de temps ensemble, mieux nous nous portons. C'est simple, le fait qu'il ne

s'affirme pas au lycée, se laisse marcher sur les pieds, m'exaspère. Mais même si je ne veux pas que sa scolarité tourne au calvaire, je ne peux pas constamment prendre sa défense. J'ai une réputation à tenir et ça, lui ne le comprend pas.

Après avoir fermé la porte, je jette mes clés de voiture sur mon lit en me dirigeant vers mon bureau. Sur le chemin, je ramasse un t-shirt traînant sur le sol et le pose sur le dossier d'une chaise.

Ma chambre n'est pas très décorée ni bordélique comme celles de mes potes, j'essaie autant que possible de la garder propre et rangée. Mon lit double en bois foncé, comme le reste de mes meubles, fait face à un mur recouvert d'un immense ciel étoilé. La seule réelle touche de couleur de la pièce vient de ma couverture bleue. Je ne suis pas du genre à aimer les fioritures, je ne possède que quelques CD's et bouquins qui me viennent de mon grand-père. Son décès, il y a deux mois, nous a tous surpris ; il n'avait prévenu personne de son cancer avancé.

Dans mon tiroir, je déniche mes clopes et ouvre la fenêtre. Installé sur le rebord, j'allume ma cigarette avant d'inhaler la fumée. Je fume de manière occasionnelle depuis mes quinze ans. Je n'apprécie même pas ça. Je crois que ça m'aide surtout à me détendre, et certains soirs, j'en ai sérieusement besoin.

Ma jambe droite, semblant contenir toute ma nervosité, s'agite jusqu'à faire trembler les tuiles sous mon

piéd. Carly m'a tapé sur le système. Notre relation est malsaine, j'en ai conscience, alors pourquoi je n'arrive pas à y mettre un terme ?

Sorti de mes pensées par *Madness In Me*, je me demande durant quelques secondes si je n'ai pas oublié de couper l'autoradio de ma voiture. Et puis je lève les yeux. Si ce n'est les quelques jours suivant notre emménagement, je ne me suis jamais vraiment attardé sur la fenêtre face à la mienne. Ce soir, accaparé par mes réflexions, je n'avais même pas remarqué qu'elle était illuminée.

Étrange coïncidence que la musique écoutée pendant mon retour de chez Carly résonne maintenant dans l'air.

De profil, une brune, plutôt jolie de loin, bouge la tête au rythme de la musique. Quand le refrain débute, elle augmente le volume et commence à danser au milieu de sa chambre. À mesure que le chanteur débite les paroles, elle prend de l'assurance, saute, tourne sur elle-même et lâche ses cheveux. Toute la tension qui semblait l'entourer une minute auparavant s'échappe tandis qu'elle chante à s'en briser la voix.

Ma cigarette, qui s'est consumée toute seule, tombe sur le toit. Hypnotisé, je la regarde sourire, s'apaiser.

Putain, c'est qui cette fille ?

Soudain, elle retire son t-shirt. Un peu gêné et inquiet à l'idée d'être pris en flagrant délit de voyeurisme,

je jette un coup d'œil rapide derrière moi et, même si je me sens coupable de le faire, je me tourne à nouveau vers elle. Certain d'avoir les pupilles dilatées de désir, je me laisse enchanter par cette vision enivrante. Elle n'est pas aussi mince que Carly, mais je m'imagine sans mal glisser mes mains sur sa taille, embrasser la peau claire de son dos, me perdre en elle.

Je cligne des paupières et elle s'active. Juste avant qu'elle ne disparaisse, j'ai le temps d'apercevoir sa poitrine généreuse entravée par un soutien-gorge noir et j'en perds toute envie de bouger. Sidéré, je reste assis sur le rebord de ma fenêtre, à fixer sa chambre comme un con.

C'est bizarre, bien que persuadé de ne l'avoir jamais vue avant aujourd'hui, un truc chez elle me donne cette étrange impression de déjà-vu. Sauf que c'est impossible... Cette maison est vide depuis des mois et il me paraît évident que si une fille comme elle s'était un jour retrouvée sur ma route, je ne passerais pas mes fins d'après-midi chez Carly. Elle est juste... intense.

M'ébouriffant les cheveux d'une main, je m'apprête à rentrer lorsqu'elle resurgit, enveloppée d'une simple serviette en coton. Une jambe à l'intérieur, l'autre toujours sur le toit, j'arrête de respirer.

Elle s'affaire un instant, puis redresse la tête. Deux grands yeux verts s'accrochent aux miens et redémarrent les rouages de mon cerveau. Je me précipite et m'étale sur le sol de ma chambre dans un bruit sourd alors

que mon pied bute contre le rebord de la fenêtre. Grimaçant, je reste allongé par terre un moment en essayant de me calmer.

Je viens de passer pour un pervers et un lourdaud.
Des débuts prometteurs.

Son ombre se déplace derrière son rideau quand je parviens à me relever et je détourne enfin les yeux, l'esprit troublé par le souvenir des siens. *Un regard inoubliable.* Les sourcils froncés, je me dirige vers ma bibliothèque pour y dénicher mes albums de lycée. Comment se fait-il que je n'arrive pas à mettre le doigt sur son prénom ?

Irrité, je tourne les pages jusqu'à tomber sur une photo. Le visage de ma voisine et, surtout, son nom inscrit noir sur blanc me forcent à m'asseoir. *Ça ne peut pas être elle...* Ella Preston...

Ella-boule est de retour en ville et il semblerait qu'elle n'ait plus rien à voir avec la fille qu'elle était en partant.

En bas, la sonnette retentit.

— Merde !